

## FEUILLETON DU BAZAR

## CORBIN ET D'AUBECOURT

(Suite.)

Je ne demande aux gens que d'être bons chrétiens. — Avec ces idées-là, dit ma tante, on ravale la noblesse, qui est très-nécessaire à la splendeur des Etats. Que penses-tu de M. de Sauveterre, toi ? ajouta-t-elle brusquement. — Moi, ma tante, je n'en pense rien ; je le trouve seulement un peu frivole. — Bah ! dit-elle, il est si jeune ! — Mais je crois qu'il a bien trente ans. — Trente ans c'est très-jeune pour un homme... Enfin, est-ce que tu préférerais la gloire d'avoir fait un livre comme celui-là (elle montrait le livre de Germain), à la gloire de porter un nom si ancien et si beau ? — Je ne suis pas en état de juger un livre, ma tante, et il ne m'appartient pas de prononcer entre M. de Sauveterre et M. Darcet ; mais je crois que la mère de M. Darcet ne peut rien envier au bonheur de celle de M. de Sauveterre."

Je me tus, et il se fit entre nous un moment de silence. Je voyais bien que Mme d'Aubecourt avait quelque chose sur le cœur qui l'embarrassait à me dire, et je ne jugeais pas nécessaire de l'aider, devinant trop sa pensée.

"Sais-tu, dit-elle tout à coup, que tu n'es pas gracieuse pour le vicomte de Sauveterre : est-ce qu'il te déplaît ?"

Cette attaque me fit changer de tactique : j'allai droit à l'ennemi. Bien-aimée tante, répondis-je en embrassant Mme d'Aubecourt, il me déplaît beaucoup lorsqu'il semble vous plaire. J'ai peur qu'il ne songe à vous enlever mes soins. — Mais non, me dit-elle, il resterait ici. — Oui, ajoutai-je, et comme il m'ennuie assez pour peu qu'il y vienne, je me trouverais heureuse ! Laissez-moi telle que je suis, toute à vous et votre fille. N'avez-vous pas assez de mon cœur ?

J'étais fort attendrie, ma tante ne l'était guère moins, et je sentis avec bonheur qu'elle ne voulait pas forcer ma volonté.

"J'aimerais à te voir un mari, dit-elle encore. — Et moi, chère tante, je voudrais vous voir un fils, mais un fils tendre, plein de déférence, plein de respect, plein d'amour pour une si bonne mère. Une des choses que je reproche à M. de Sauveterre, c'est qu'à mon avis il manque de cœur, comme la comtesse. Il flatte, et n'aime pas. — Allons, dit ma tante, tu n'es pas sage, mais tu es bonne. On peut bien attendre encore un peu. Le temps dissipera tes préventions."

Je voulus répondre ; elle m'imposa silence et j'en restai là, satisfaite d'avoir au moins gagné du temps.

XXIII.

25 juillet.

Depuis quinze jours que vous n'avez reçu de mes nouvelles, très chère Elise, tout va fort bien pour M. Darcet ; tout va fort mal pour moi-même. Germain a diné ici ; il est revenu plusieurs fois ; ma tante le reçoit avec plaisir ; car il ne sait pas seulement le grec, mais, ce qui est plus important, il sait le blason et l'histoire des vieilles familles de France. C'est moi qui lui ai découvert ce talent ; vous comprenez avec quel empressement je l'ai mis en œuvre. On ne se lasse pas de l'entendre sur les généalogies, et de lui faire conter comment Gervais III, marquis d'Aubecourt, épousa Bertrande, de la

maison de Lusignan, détail que l'on ignorait, et qui le place en haute estime. Il plaît donc, mais comme un homme de bien, comme un homme d'esprit, comme un homme de mérite, d'ailleurs sans conséquence ; et il semblerait hardi jusqu'au sacrilège si l'on pouvait le supposer sensible à l'indigne faiblesse de la fille de la maison.

Un pareil danger, il est vrai, n'est pas à craindre. Cette faiblesse cachée, par où j'outrage à la parenté des d'Aubecourt et aux feux des Sauveterre, n'est connue que de Mme Darcet, qui ne dira certainement rien. Germain n'a reçu ni de sa mère, ni de M. de Tourmagne, qui peut-être soupçonne quelque chose, le moindre avertissement. Il sait mon nom, il connaît ma figure, il me salue lorsqu'il me rencontre ; mais je ne donne bien inutilement la peine de l'aimer. Rien ne l'occupe moins que ma pauvre personne. Or, vous le confesserai-je ? c'est là ce qui m'afflige, ce qui tourmente ma pensée et trouble mon sommeil. Je voudrais que Germain m'aimât, et en même temps ce sentiment me semble égoïste et cruel. Car, hélas ! s'il m'aimait, qu'y gagnerait-il ? la douleur de se contraindre et d'espérer encore moins que je n'espère : Ce n'est pas lui qui me mettrait jamais en état de lui dire que ses vœux ne s'élèvent point trop haut. Il craindrait d'outrager l'hospitalité de laisser croire qu'il songe à la fortune ; et s'il n'avait pas ces fiers scrupules, peut-être l'aimerais-je moins... Oui, mais je voudrais qu'il m'aimât. En vain j'appelle à mon secours toute la pureté de mon attachement, toute la force de ma raison ; je voudrais qu'il m'aimât. Voilà où mon cœur s'arrête et se lute obstinément.

Cent fois le jour je me surprends dans ces rêves. Je m'en arrache, j'y retombe aussitôt ; j'y reviens quand je crois l'éloigner. Ai-je enfin secoué la douce et funeste langueur qu'il m'apporte, l'instant d'après je m'y replonge avec tout l'élan de cette volonté si débile lorsqu'il s'agit de fuir. Alors je forme des plans insensés : Germain m'a reconnue ; il me rappelle mon enfance, ma tendresse naïve, les desseins généreux qu'il n'a point oubliés ; et moi, tout heureuse de lui montrer une âme digne de la sienne, je lui promets de renouer nos destinées ; je renonce avec joie aux largesses de Mme d'Aubecourt, nous affrontons ensemble cette orageuse vie qui n'a point effrayé le courage de ma mère. Je ne suis plus l'héritière d'une marquise, mais je suis la fille de Mme Darcet, la sœur de Jeanne, la femme de Germain ; j'ai ma place au foyer paisible que j'ai entrevu un instant. Oh ! lorsqu'il me semble que je traverse la petite cour agreste dont je vous ai parlé, que je franchis cet escalier dont les fenêtres sont ornées d'un rideau de vigne, que j'entre dans ce cabinet où l'on garde mon souvenir et celui de ma mère, et qu'après avoir salué Germain qui travaille, sans rien lui dire de peur de le déranger, je vais m'asseoir, l'aiguille à la main, entre Mme Darcet et Jeanne, mon cœur bat jusqu'à m'étouffer ! Que m'importe la gêne, la pauvreté, la misère, si je suis aimée de Germain et si mon affection le console !

Je ne résisterais pas à ces pensées ; mais je songe à ma tante qu'il faudrait abandonner ; je songe à Germain lui-même, obligé d'interrompre ses études, d'ajourner sa gloire, pour suffire par un travail ignoré aux charges qui pèsent sur lui et que j'accroitrais du poids de mon inutilité. Non ! non ! je ne veux pas qu'il m'aime, je ne veux pas faire violence aux préjugés de ma tante, ni abandonner ses vieux jours à des soins mercenaires.

(A continuer)